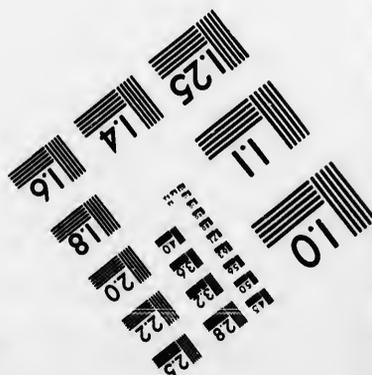
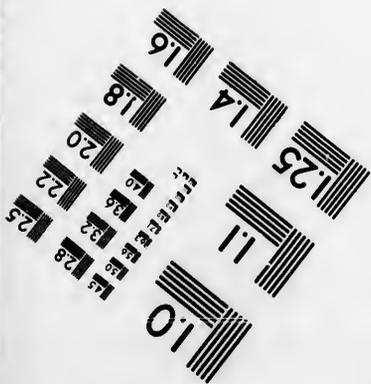
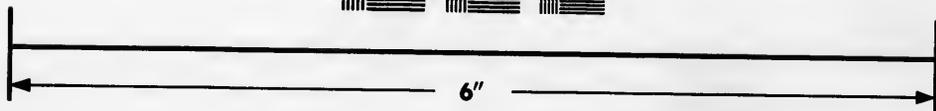
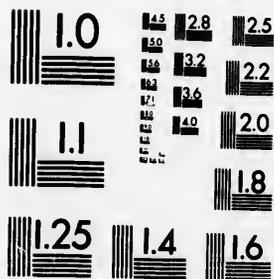


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1993

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou palliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurés et/ou palliculés
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

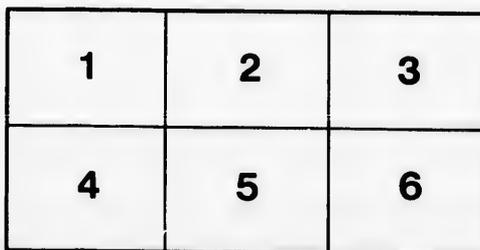
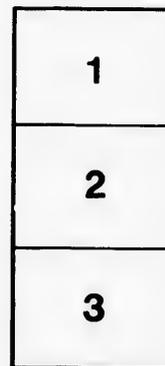
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

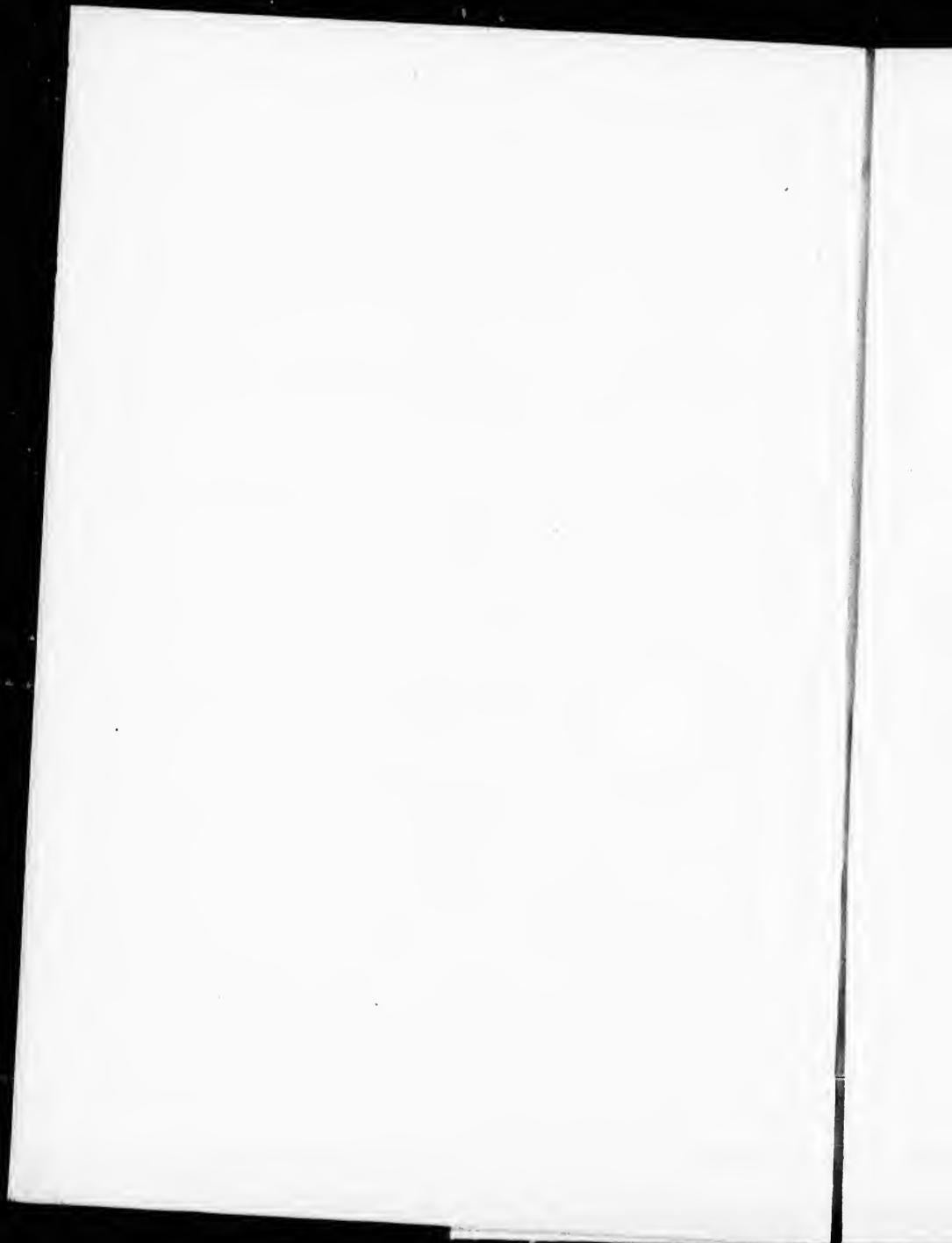
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

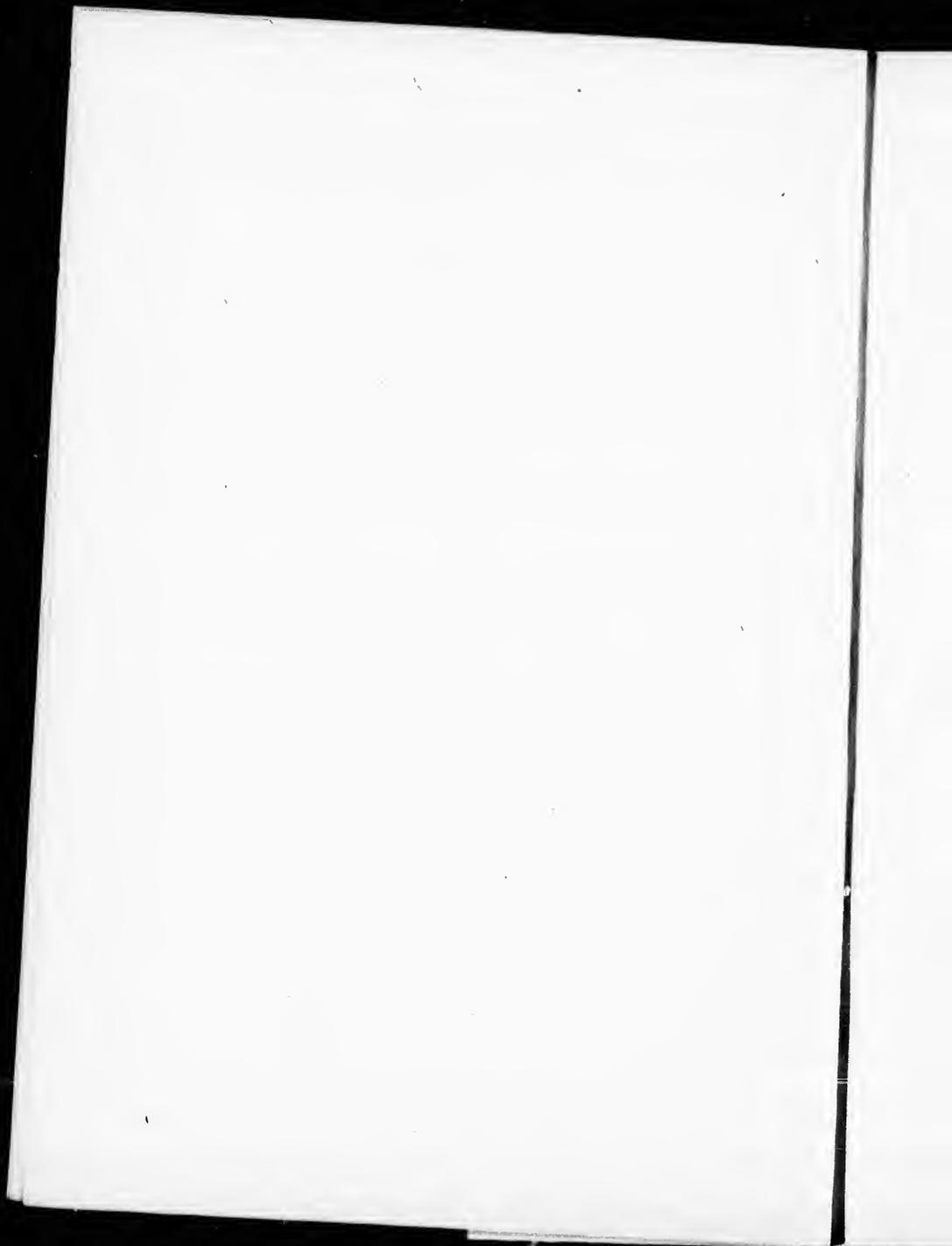
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



Franges d'Autel



Illustré de 18 grandes compositions
et de 26 dessins de Lagacé.

Franges d'Autel

. . . . POESIES DE

Serge Usène, Emile Nelligan, Lucien Renier,
Arthur de Bussières, Albert Ferland,
J.-B. Lagacé, Amédée Gélinas,
Louis Dantin, etc.

MONTREAL

1900

258287

P4

17

1900

Dédicace

*Au Dieu caché sous la nuée du Sacrement, — à
Celui qui est la suprême Poésie, étant la substance
de l'Idéal et l'absolu du Mystère, — ces pages sont
vouées et offertes. — Elles voudraient être une fumée
d'encensoir devant son Trône, — un chant où vibre-
rait quelque chose de ses harmonieuses Beautés, —
ou bien, pour l'autel de son Sacrifice, une frange
où l'or mêlerait l'étincellement de ses paillettes au
dessin délicat et capricieux de la dentelle.*

LES AUTEURS.





(Légende)

C’E soir-là, le seigneur Guido, comte d’Ystel,
S’enferma, soucieux et sombre, en son castel,
Et quand, sous les préaux garnis de vieilles armes,
L’ombre noire eut tendu son voile solennel,
Seul, et le cœur broyé, pleura toutes ses larmes.

Or, l’éther s’enivrait des haumes du printemps,
Et le seigneur d’Ystel atteignait ses vingt ans !
A l’âge du bonheur les larmes sont amères :
Plus tard, l’âme se trempe, et les pleurs moins brûlants
En des sillons connus roulent de nos paupières.

Lui, parmi sa détresse et parmi ses sanglots,
Faisait monter sa plainte en de sinistres flots :
“ Dieu puissait, disait-il, et qui vois ma torture,
“ Es-tu donc de moitié dans les cruels complots
“ Que trame le destin contre ta créature ? ”

“ Berthe, mon seul amour, l’épouse de mon cœur
“ Et la fleur de ma vie expire ! un mal vainqueur
“ La consume et l’entraîne en sa course mortelle ;
“ Et tu sembles narguer d’un sourire moqueur
“ Mon désespoir brûlant qui t’invoque pour elle !

“ Dix mois à peine, hélas ! comme un jour qui s’enfuit,
“ Ont passé sur l’éclat de cette ardente nuit
“ Où nos âmes chantaient aux fêtes nuptiales :
“ Et déjà mon amour, portant son premier fruit,
“ M’abandonne et s’enfonce aux ombres glaciales !

“ Pourtant, je t’ai prié, mon Dieu ! d’un cœur d’enfant ;
“ J’ai ployé les genoux chaque jour, et souvent
“ J’ai prolongé ma veille en mes nuits solitaires ;
“ J’ai prodigué l’aumône aux portes du couvent
“ Et j’ai de mes deniers doté deux monastères.

“ On m’a vu, mendiant et le cierge à la main,
“ Ensanglantant mes pieds aux ronces du chemin.
“ Graver le mont abrupt où celui qui supplie
“ Est plus près, disait-on, de ton secours divin,
“ Étant plus près du cœur de ta Mère Marie.

“ Et j’ai jeûné, souffrant la faim, pour te fléchir,
“ Et, vieillard à vingt ans, sevré de tout plaisir,
“ J’ai condamné ma chair aux rigueurs du cilice ;
“ Toi, Seigneur, insensible et sourd à mon soupir,
“ Chaque jour dans mon cœur tu creusais le supplice !

“ Et ma Berthe se meurt !... Ce soir, en la laissant,
“ J’ai deviné l’adieu de son œil languissant
“ Et j’ai senti la mort au froid de son étreinte ;
“ Sa parole a vibré d’un solennel accent
“ Et chacun de ses mots semblait un glas qui tinte....

“ O Dieu ! non, tu n’es pas le Père de douceur,
“ Puisque, par ton décret, le trépas ravisseur
“ Nous arrache sitôt les âmes de nos âmes,
“ Et puisqu’il me faut voir, hélas ! ma tendre sœur
“ Se débattre aux replis de ses horribles trames !...

“ Ah ! dût ce cri de rage être à tes yeux pervers,
“ S’il était un pouvoir, un être en l’univers
“ Qui voudût compatir à ma peine cuisante,
“ À l’instant, en tout lieu, fût-ce au fond des enfers,
“ J’irais prier, gagner son aide bienfaisante !”

Or, Guido s’égarait en ces propos hardis,
Sans songer que l’orgueil n’a que des pleurs maudits
Et que Dieu reste bon dans sa justice même.
Et tandis qu’il parlait, son ange au paradis,
Fermais, épouvanté, son oreille au blasphème.

un cœur d'enfant ;
t souvent
solitaires ;
u couvent
nastères.

a main,
du chemin,
upplie
rs divin,
Marie.

te fléchir,
t plaisir,
du cilice ;
on soupir,
mais le supplice !

la laissant,
ant
reinte ;

s qui tinte....

oureur,
seur
es,
ndre sœur
rames !..

ervers,
s
e,
les enfers,
e !”

rs maudits
me.
e,
me.

Et, bien loin de monter vers le trône d'en haut,
Ses larmes descendaient sous terre, inerte flot,
Et leurs gouttes sans foi, perçant la vaste couche,
Lentement s'infiltraient jusqu'au sombre cachot,
Qui scelle des damnés l'éternité farouche.



Lui, s'exaltant aux bruits de son âme en émoi :
“ Pour prix de son salut, dit-il, qui veut ma foi ?
“ Qui veut que je l'adore et le serve en esclave ?...”

.....
Une voix résonna disant : “*Invoque-moi !*”
Une voix surhumaine, au son étrange et grave...

Le chevalier frémit, comme sous un poignard ;
Il se dressa soudain, tout blême, l'œil hagard,
Scrutant de tous côtés la pénombre effrayante ;
Mais, dans une lueur bleuâtre, son regard
Ne vit rien qu'une forme indécise et fuyante.

Seulement, près de lui, sur la table posé,
Était un livre ouvert, avec un sceau brisé,
Un vieux livre rongé par la rouille de l'âge....
Or, en lettres de feu, le parchemin usé
Portait écrit : SATAN, à la première page....

.....
Tout chrétien, en tel cas, sans même être dévôt,
Du signe de la croix se fût muni bientôt ;
Mais Guido, fasciné par la vision noire,
Était déjà captif de l'inferral suppôt,
Et d'un geste fiévreux il saisit le grimoire.

.....
Le matin le trouva sur le livre penché :
Il savait les secrets du Prince du péché,
Et comment, au moyen des formules magiques,
La nature livrait son remède caché,
Comment la mort cédait aux nombres fatidiques.

Sa tête était brûlante et son corps était las :
Pourtant, quand le soleil, chassant l'ombre d'en bas,
Mit un rideau de flamme à sa couche déserte,
Guido se prit à rire et dit, levant son bras :
" En dépit du Très-Haut tu vivras, ô ma Berthe !... "

(à suivre)

SERGE USÈNE.



**



Messe Basre

*Le vieux prêtre, amaigri par l'austère vigile,
Officie à l'autel gothiquement construit,
Et du missel romain qu'il feuillette sans bruit
Les oraisons vers Dieu montent d'un vol agile.*

*C'est là que, chaque jour, sitôt que l'aube luit,
L'étole avec l'amict couvrant sa chair fragile,
Il immole, en disant les mots de l'Evangile,
Le Dieu qui par amour s'est fait homme pour lui.*

*Or, parfois, au moment où son regard se penche,
Il advient qu'au vitrail l'aurore qui grandit
Lance un rayon pourpré jusqu'à la nappe blanche...*

*Et le vieillard, soudain, se redresse, interdit,
L'âme d'un sentiment indicible hantée,
De voir, entre ses mains, l'Hostie ensanglantée !*

LUCIEN RENIER.





Ima Summis

A la mémoire vénérée du P. Eymard.

Quand le Verbe, exilé de l'éternelle cime,
Dans sa prison de chair parut, enfant d'un jour,
Il cria vers les cieux : Père est-ce assez d'amour ?
Est-ce assez descendu les pentes de l'abîme ?

Et le Père dit : Non. — Alors, fière victime,
Sur un gibet de honte, au coin d'un carrefour,
Il expira cloué, trahi, maudit, sublime,
Et la terre le prit en son pâle séjour.

Mais parce que la mort épargnait sa dépouille
Un mot, plus corrosif que le ver et la rouille,
L'anéantit, broyé sous un atome vain.

C'est fini ! car plus bas le Christ ne peut descendre.
Aussi, voyez l'éclat de son réveil divin, [dre.
Et l'âques rayonnant monter de cette cendre !



ummis

ée du P. Eymard.

e l'éternelle cime,
parut, enfant d'un jour,
est-ce-assez d'amour ?
s pentes de l'abîme ?

Alors, fièle victime,
à coin d'un carrefour,
audit, sublime,
bâle séjour.

parçait sa dépouille
le ver et la rouille,
atome vain.

Christine peut d'ascen-
réveil divin, [dre.
er de cette cendre !



II

O toi, disciple vrai, quand au pied de l'autel
Tu contemples un Dieu réduit à la poussière,
Ton âme en ce néant se perdit toute entière,
Et tu refis en toi l'holocauste immortel.

Viurent les durs labeurs, l'épreuve meurtrière,
T'écraiser sans repos sous leur âpre martel,
Et le monde rugir, éouffant ta prière,
Et l'Archange d'enfer te jeter son cartel.

Dieu même l'oublia dans ta rude agonie. . .
Toi, tu courbas le front devant l'ignominie,
Devant la mort, devant les tourments assassins

Aussi, parmi les chœurs que les palmes ont ceints
On te verra, féé de gloire et d'harmonie,
T'élèvever lentement au firmament des saints.

Serge Vidue.





❖ Désolation ❖

Avec Ton Fils, Seigneur, héroïque Trouvère.
Marchant pour expirer au sombre Golgotha,
Je mêle, sur la route où Son pied s'incrusta,
L'amertume de vivre aux sanglots du Calvaire.

Pourtant, mon cœur est jeune et mon rêve chanta
Comme un vin frémissant dans le cristal d'un verre.
Et je m'en vais au jour obstinément sévère,
Ivre, par les sentiers que l'Homme-Dieu monta.

Or, hier, j'allai seul dans le désert Cénacle.
Et, ployant les genoux devant le Tabernacle
Où vous offrez au monde et Chair et le Sang ;

Dans le grand Vase d'or où les âmes vont boire
J'aurais voulu plonger mon être agonisant :
Mais Jésus-Christ pleurait au fond du Saint Ciboire.

ARTHUR DE BUSSIERES.





ENDANT trois jours, par le vallon,
Par la forêt, par la prairie,
Par la mousse et l'herbe fleurie,
On vit le chevalier félon
Promener seul sa rêverie.

Il marchait, le regard baissé,
Et parfois, se penchant aux franges
Des ruisseaux, dans les lits de fanges
Il cueillait d'un geste empressé
Quelque fleur aux teintes étranges.

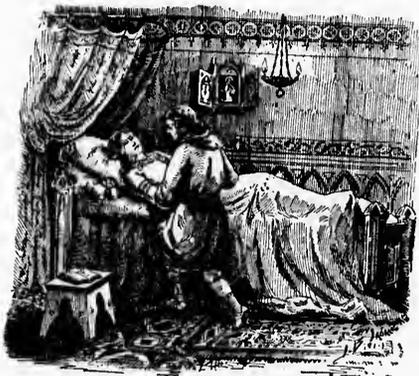
Ou bien, sous les profonds taillis
Ténébreux comme des repaires,
Il allait, soulevant les pierres,
Et poursuivait dans les fouillis
La fuite folle des vipères.

Quand la lune au flanc du coteau
Agrandissait les ombres vaines,
Guido, la fièvre dans les veines,
Rentrait, portant sous son manteau
De larges bouquets de verveines.

Puis il allait, d'un pas tremblant,
Entr'ouvrir la funèbre porte...
Là, le corps vaincu, l'âme forte,
Toute blanche dans son lit blanc,
Berthe gisait comme une morte.



Et Guido disait : " Mon amour,
" Reprends espoir, garde courage !
" Beau lis, tu frémis sous l'orage,
" Mais la fin du troisième jour
" Tout-à-coup brisera sa rage.
" Sois heureuse et bannis l'effroi,
" Car, au flanc des roches voisines,
" J'ai cueilli des fleurs, des racines,
" Et j'en veux composer pour toi
" De souveraines médecines. "



Mais elle : " Pourquoi me quitter,
" Ami, quand vient ma dernière heure ?
" Ah ! plutôt près de moi demeure !
" Car qui donc saurait arrêter
" La mort, si Dieu veut que je meure ?
" Pour mon corps tout espoir est vain :
" C'est assez que celui qui m'aime
" À mon âme en langueur extrême
" Procure l'aliment divin
" Qui rend vivante la mort même. "
— " Ce pain que tu veux pour mourir,
" Moi, je sais qu'il te fera vivre !... "
Et Guido, que l'enfer envivre,
Relisait en son souvenir
La page exécrable du livre :

our,
urage !
rage,
our
e,
ffroi,
oisines,
acines,
ur toi
”



er,
e heure ?
ure !
meure ?
t vain :
me
me
e.”
mourir,
....”

*Quiconque prétend faire honneur
A Satan, Prince de Lumière,
Avant tout, que d'une âme fière,
Maudissant le Corps du Seigneur,
Il le foule dans la poussière.*

Et tous deux mêlaient leurs douleurs ;
Mais les larmes que fait répandre
À l'épouse son amour tendre
Montent : l'époux verse des pleurs,
Las ! qui ne savent que descendre !

Cependant, chaque heure, ô tourment !
Attisait la fièvre brûlante,
Et, broyant la chair défaillante,
La mort, sans trêve d'un moment,
Accomplissait son œuvre lente.



Lorsque le troisième matin
Dans les prés ouvre l'églantine,
On entend là, sur la colline,
Une cloche au pleur argentin
Murmurer dans la tour voisine.

Bientôt, aux routes du château,
Avec son enfantine escorte
Apparait un prêtre qui porte
Sous les plis de son blanc manteau
Le pain sacré qui réconforte.

L'huis s'ouvre au Mystère de Dieu,
Déjà, sur son lit de souffrance
Berthe a tressailli d'espérance,
Et son cœur au chant de l'adieu
Mêle l'hymne de délivrance.



Guido, d'un regard frémissant
Contemple les apprêts mystiques,
Le missel aux riches dyptiques
Et le ciboire éblouissant
De perles et d'émaux antiques.

Bientôt, dans les doigts du prier,
Sous le reflet calme des cierges
Comme d'angéliques flamberges,
Rayon pur d'un monde meilleur,
Brille l'Hostie aux candeurs vierges.

Et la mourante au Pain du ciel
Ouvrant la bouche de son âme,
Aspire le divin dictame
Et goûte la saveur du miel
Avec l'ivresse de la flamme.

âteau,
e
rte
manteau
rte.
de Dieu,
nce
nce,
adieu
e.



nt
ques,
es

s.
ieur,
es
es,
ur,
ierges.

l
c,

Puis le ministre, sur l'autel
Déposant le sacré ciboire,
Lui dit la suprême victoire,
Et l'éclat du règne immortel
Et les délices de sa gloire.

Mais tandis qu'au verbe de foi
Elle entr'ouvre son cœur docile,
Guido suit un rêve stérile ;
Et soudain, la rage et l'effroi
Luisent dans son regard fébrile....

Le ciboire est ouvert encor ;
Nul œil humain ne le protège :
Seuls les anges lui font cortège...
L'infâme dans le vase d'or
A plongé sa main sacrilège !

“ Qu'elle est douce, ô mon Rédempteur !
“ Votre paix que j'ai ressentie ! ”
Murmure une voix amortie.
Dieu ! quel écho blasphémateur
Grince tout bas : “ A moi l'hostie ! ”

Mais quand le traître frémissant
Triomphe en son âme damnée,
L'âpre sentence est fulminée
Par la bouche du Tout-Puissant :
A mourir Berthe est condamnée !

(à suivre.)

SERGE USÈNE.



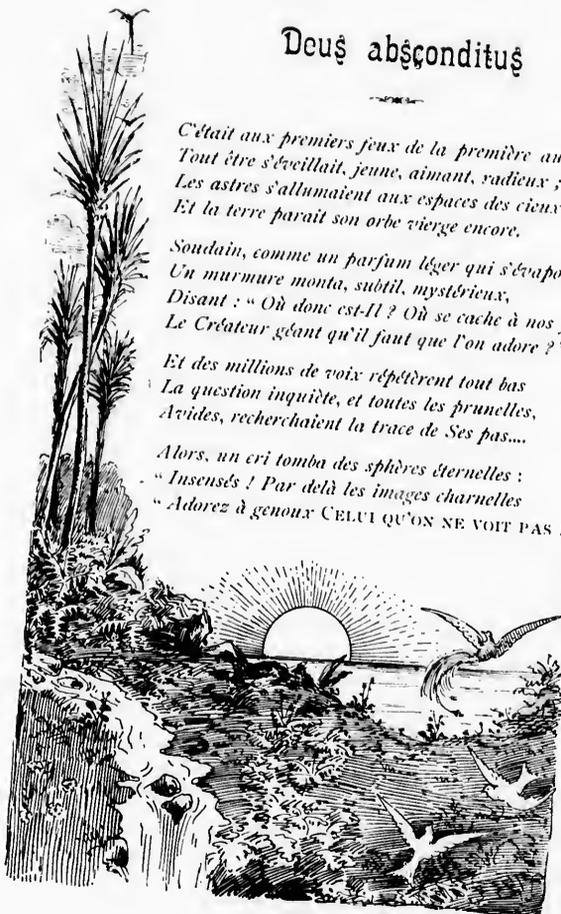
Deus absconditus

*C'était aux premiers feux de la première aurore ;
Tout être s'éveillait, jeune, aimant, radieux ;
Les astres s'allumaient aux espaces des cieux
Et la terre paraît son orbe vierge encore.*

*Soudain, comme un parfum léger qui s'évapore,
Un murmure monta, subtil, mystérieux,
Disant : " Où donc est-Il ? Où se cache à nos yeux
Le Créateur géant qu'il faut que l'on adore ? "*

*Et des millions de voix répétaient tout bas
La question inquiète, et toutes les prunelles,
Arides, recherchaient la trace de Ses pas....*

*Alors, un cri tomba des sphères éternelles :
" Insensés ! Par delà les images charnelles
" Adorez à genoux CELUI QU'ON NE VOIT PAS ! "*



C'est
Le t
Et a
Et l
Les
Près
Et c
Pro
Je re
La
Et
Je co
Et n
De l



Éconditus

de la première aurore ;
aimant, radieux ;
x espaces des cieux
vierge encore.

ou léger qui s'évapore,
mystérieux,
Où se cache à nos yeux
et que l'on adore ?"

Adorèrent tout bas
les les prunelles,
ce de Ses pas....

ères éternelles ;
âges charnelles
"ON NE VOIT PAS !"



II

C'était un jour de fête en sa splendeur joyeuse ;
Le temple ruisselait de lumière et d'encens
Et de fleurs épanchées et de concerts puissants ;
Et l'ombre du grand Dieu planait, majestueuse.

Les chrétiens prosternés, l'âme silencieuse,
Présentaient le tribut de leurs cœurs frémissants,
Et du haut de l'autel les prêtres béniissants
Promenaient l'Ostensoir sur la foule pieuse.

Je regardais, croyant voir paraître soudain
La Face du Très-Haut et l'éclair de sa gloire ;
Et, stupéfait, je vis.... un atome de pain....

Je compris qu'ici-bas contempler Dieu, c'est croire ;
Et ma foi désormais connut cette victoire
De Le savoir trop grand pour le regard humain.

SERGE USENE.



LA PREMIERE NUIT D'EXPOSITION DANS LA NOUVELLE-FRANCE.

'ÉTAIT le désert fauve en sa splendeur austère ;
Rien n'animaît encore le vierge coin de terre
Où Montréal devait plus tard dresser ses tours.
En aval du courant, et suivant les détours
Qui creusent çà et là les rives ombragées,
Sous les feux du midi, trois pirogues chargées
— Près de l'endroit nommé depuis *Pied-du-Courant* —
Ensemble remontaient les eaux du Saint-Laurent.
Qui côtoyait ainsi les courbes du grand fleuve ?
C'était le fondateur, c'était de Maisonneuve,
Avec de Montmagny, le courageux soldat,
Vimont, l'apôtre saint, fier d'un double mandat,
Et, comme pour dorer cette ère qui commence,
Deux femmes, deux grands cœurs : de la Peltrie et Mance :

Ils sont accompagnés de laboureurs normands,
De matelots bretons, fiers enfants de la Gaule,
Travailleurs qui devront, le mousquet sur l'épaule,
Le poing à la charrue ou la hache à la main,
S'ouvrir au nouveau monde un si large chemin.

Sur le calme des eaux une voix nous arrive ;
C'est un cantique saint, qu'aux échos de la rive,
Dans l'éclat radieux d'un soleil flamboyant,
La petite flottille envoie en payant.
—Halte ! a crié quelqu'un.

Et bientôt, sur la berge,
Avec le dôme bleu du ciel nu pour auberge,
Nos voyageurs rendus dressent leur campement.
Puis ensemble à genoux, dans le recueillement,
Rappelant au Très-Haut sa divine promesse,
Naïfs ou fiers chrétiens vont entendre la Messe
Au pied d'un tabernacle à la haute élève.

“ Vous êtes, dit le prêtre, un grain de sénévé
Que Dieu jette aujourd'hui dans la glèbe féconde ;
La plante qui va naître étonnera le monde ;
Car, ne l'oubliez pas, nous sommes en ce lieu
Les instruments choisis du grand œuvre de Dieu ! ”—

EXPOSITION MANCE.

deur austère ;
in de terre
ser ses tours.
détours
ragées,
es chargées
Pied-du-Courant —
Saint-Laurent.
rand fleuve ?
onneuve,
soldat,
ble mandat,
commence,
la Peltrie et Mance :
normands,
la Gaule,
t sur l'épaule,
a main,
ge chemin.
arrive ;
de la rive,
oyant,
t, sur la berge,
berge,
impement.
illement,
messe,
a Messe
génévé
ne féconde ;
nde ;
ce lieu
e de Dieu ! —

Et pendant que l'Hostie en sa châsse sacrée
Illuminait l'autel de sa blancheur nacrée,
Un long *Pange lingua* s'élevait dans les airs
Vers le Dieu des cités et le Dieu des déserts.
Après du drapeau blanc, la sainte Eucharistie
Resta là tout le jour.

La tête appesantie,
— Quand le soleil tomba dans le couchant vermeil,
Nos pieux voyageurs, accablés de sommeil,
Dans une nuit de paix douce et réconfortante,
Le repos bien gagné qui doit les prémunir
Contre le lourd fardeau des tâches à venir ;
Quand, tout à coup, dans l'ombre éparsée des ramées
Ils virent mille essaims de mouches enflammées,
Qui, croisant à l'envi leur radieux essor,
Comme un jaillissement de gouttelettes d'or,
Ou plutôt comme un flot de flammèches vivantes,
Rayaient l'obscurité de leurs lueurs mouvantes.

Alors chacun se met en chasse ; l'on poursuit
Tous ces points lumineux voltigeant dans la nuit.
Puis, liant à des fils les blondes lucioles,
On en fait des réseaux, flottantes auréoles,
Qu'on suspend sur l'autel en festons étoilés.

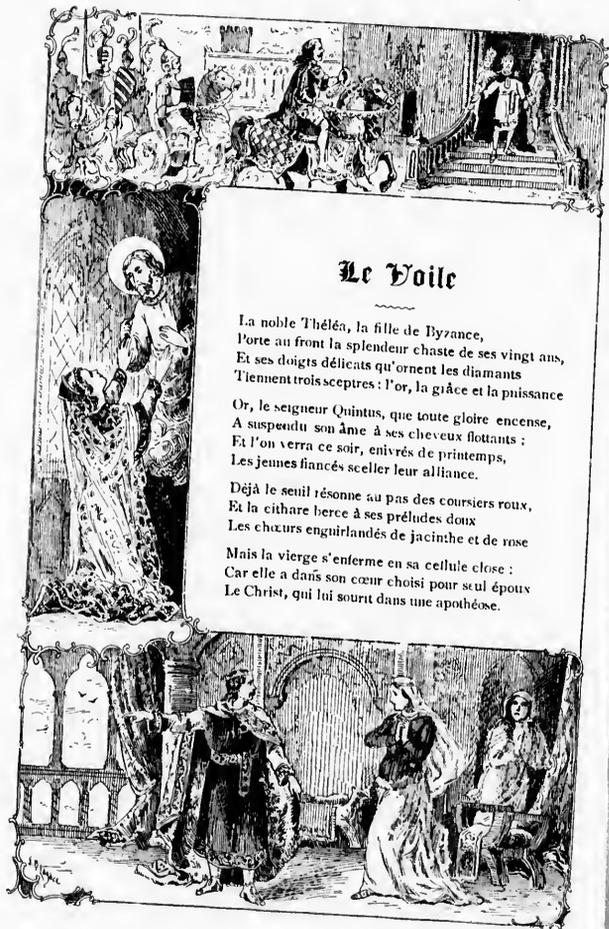
Quelques instants plus tard, dans les bivouacs voilés
Par les grands pins versant leurs ombres fraternelles,
Après avoir partout placé des sentinelles,
Près du fleuve roulant son flot silencieux,
La troupe s'endormit sous les regards des cieux.

Et pendant que ces forts, après à la corvée,
Voyaient dans leur sommeil grandir l'œuvre rêvée,
Astre pieux trônant dans le calme du soir,
Sur l'autel, dans le pli du drapeau, l'Ostensoir,
Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,
Ouvrait son nimbe d'or et flamboyait dans l'ombre.

O genèse sublime ! ô spectacle idéal !
Ce fut cette nuit-là que naquit Montréal.

LOUIS FRÉCHETTE.

(*La légende d'un peuple.*)



Le Voile

La noble Théléa, la fille de Byzance,
L'orte au front la splendeur chaste de ses vingt ans,
Et ses doigts délicats qu'ornent les diamants
Tiennent trois sceptres : l'or, la grâce et la puissance

Or, le seigneur Quintus, que toute gloire encense,
A suspendu son âme à ses cheveux flottants :
Et l'on verra ce soir, enivrés de printemps,
Les jeunes fiancés sceller leur alliance.

Déjà le seuil résonne au pas des coursiers roux,
Et la cithare herce à ses préludes doux
Les chœurs enguirlandés de jacinthe et de rose

Mais la vierge s'enferme en sa cellule close :
Car elle a dans son cœur choisi pour seul époux
Le Christ, qui lui sourit dans une apothéose.



Voile

de Byzance,
pur chaste de ses vingt ans,
ornent les diamants
or, la grâce et la puissance.

que toute gloire encense,
s cheveux flottants :
és de printemps,
leur alliance.

es des coursiers roux,
études doux
e jacinthe et de rose

sa cellule close :
choisi pour seul époux
s une apothéose.



11

Émoi, douleur, colère aussi : chacun s'affole
Et maudit ce dessein barbare, criminel :
Ose-t-elle braver et l'ordre paternel
Et les pleurs de l'amant trahi qui se désole ?

Elle est libre pourtant : et l'évêque à l'autel
N'a pas reçu les vœux par où le cœur s'immole,
Et le voile de vierge, attristante auréole,
Ne cache pas encor son front à l'œil mortel.

Qu'elle cède, ou de force à l'hymen ou l'entraîne !
Mais Théléa, qu'embrase une amour surhumaine,
S'élançe et fuit soudain vers le temple adoré.

LÀ, ferme, déiant l'infernale tempête,
La vierge est à genoux, et prie, et pour sa tête
Des nappes de l'autel fait un voile sacré.

Serge Usène.





Mysterium Fidei

*Homme, sais-tu le mystère
Qui se déroule à l'autel,
Ombre épaisse, énigme austère,
Accablant l'esprit mortel ?*

*Sous ces éphémères voiles
Découvres-tu de tes yeux
Le Maître que les étoiles
Chantent dans les vastes cieux ?*

*Comprends-tu que la nature
Résiste à sa propre loi,
Et qu'une apparence pure
Soit le trône du grand Roi ?*

*Sais-tu pourquoi Dieu s'attache
À l'atôme vide et bas ?
Pourquoi ce qui est se cache
Derrière ce qui n'est pas ?*

*Pourquoi la splendeur sans borne
Qui brille au front tout-puissant
Éteint en ce réduit morne
Son éclair éblouissant ?*

*Pourquoi la Vision immense
Paraît un œil qui s'endort,
Et pourquoi la Vie intense
S'affaisse aux bras de la mort ?..*

erium Fidei

-tu le mystère
le à l'autel,
se, énigme austère,
esprit mortel ?
mères voiles
de tes yeux
de les étoiles
s les vastes cieux ?
que la nature
propre loi,
arence pure
u grand Roi ?
oi Dieu s'attache
et bas ?
i est se cache
n'est pas ?
endeur sans borne
ont tout-puissant
uit morne
issant ?
ion immense
ui s'endort,
Vie intense
as de la mort ?..

*Un seul mot, souffle qui passe,
Comble l'abîme béant,
Met l'Infini dans l'espace
Et le Tout dans le néant.*

*Un mot fait descendre, comme
Pressé sous un poids vainqueur,
Le Très-Haut aux mains de l'homme
Et le Très Saint dans son cœur !..*

*Homme, sais-tu ce mystère ?
As-tu dérobé le sens
Du grand secret que la terre
Renvoie aux cieux impuissants ?*

*Ton génie alors te livre
La gloire du Créateur ;
Car quiconque ouvre ce livre
Est égal à son Auteur...*

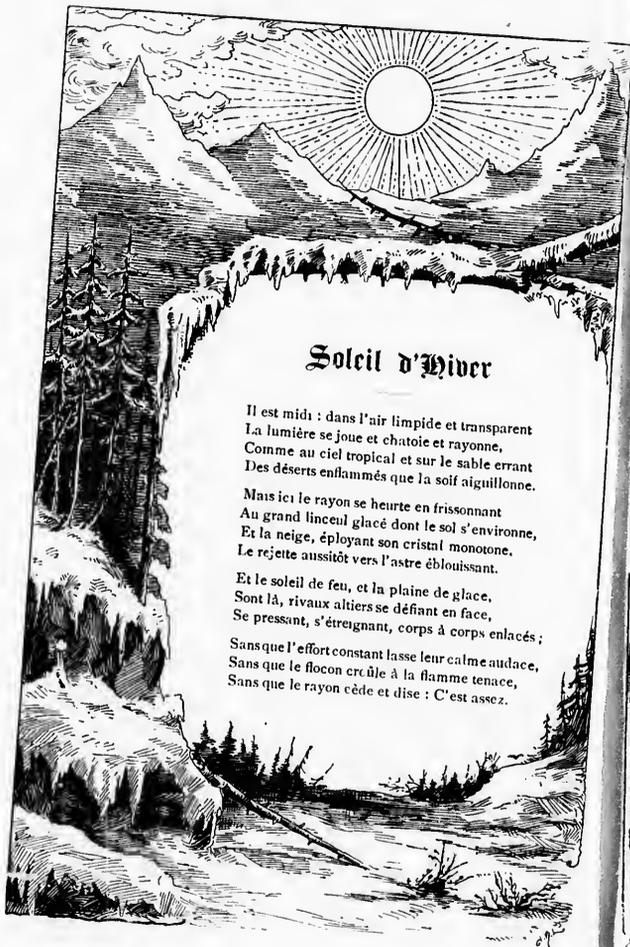
*Mais si la page scellée
Résiste à ton vain effort ;
Mais si ton âme accablée
Succombe au fardeau plus fort ;*

*Mais si, désespoir suprême,
Dans le désert de ta nuit
Aucune étincelle même,
Aucune étoile ne luit ;*

*À genoux, dans le silence,
Brisé, ravi tour à-tour,
Homme, adore la Puissance,
Homme, reconnais l'Amour !*

SERGE USÈNE.





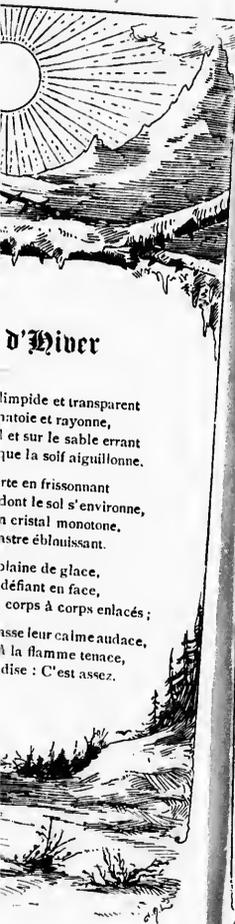
Soleil d'Hiver

Il est midi : dans l'air limpide et transparent
La lumière se joue et chatoie et rayonne,
Comme au ciel tropical et sur le sable errant
Des déserts enflammés que la soif aiguillonne.

Mais ici le rayon se heurte en frissonnant
Au grand linceul glacé dont le sol s'entourne,
Et la neige, éployant son cristal monotone,
Le rejette aussitôt vers l'astre éblouissant.

Et le soleil de feu, et la plaine de glace,
Sont là, rivaux altiers se défiant en face,
Se pressant, s'étreignant, corps à corps enlacés ;

Sans que l'effort constant lasse leur calme audace,
Sans que le flocon croûle à la flamme tenace,
Sans que le rayon cède et dise : C'est assez.



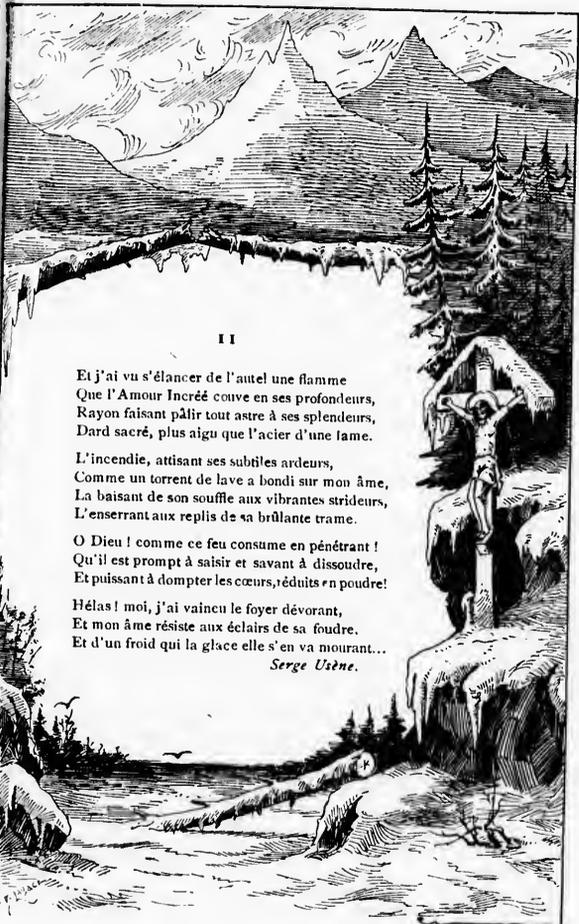
d'Hiver

limpide et transparent
 intoie et rayonne,
 et sur le sable errant
 que la soif aiguillonne.

orte en frissonnant
 dont le sol s'environne,
 n cristal monotone,
 nstre éblouissant.

olaine de glace,
 défiant en face,
 corps à corps enlacés ;

asse leur calme audace,
 À la flamme tenace,
 dise : C'est assez.



Et j'ai vu s'élançer de l'autel une flamme
 Que l'Amour Incréé couve en ses profondeurs,
 Rayon faisant pâlir tout astre à ses splendeurs,
 Dard sacré, plus aigu que l'acier d'une lame.

L'incendie, attisant ses subtiles ardeurs,
 Comme un torrent de lave a bondi sur mon âme,
 La baisant de son souffle aux vibrantes stridours,
 L'enserrant aux replis de sa brillante trame.

O Dieu ! comme ce feu consume en pénétrant !
 Qu'il est prompt à saisir et savant à dissoudre,
 Et puissant à dompter les cœurs, réduits en poudre!

Hélas ! moi, j'ai vaincu le foyer dévorant,
 Et mon âme résiste aux éclairs de sa foudre.
 Et d'un froid qui la glace elle s'en va mourant...

Serge Usène.



A MA SŒUR

Le jour de sa Première Communion.

*Ma sœur, ton front s'incline ainsi qu'aux vents d'été
Celui des lis neigeux au sein des solitudes...
Serait-ce qu'on aurait d'exquises attitudes
Lorsque l'on communie au Dieu de sainteté ?*

*Dis-moi, ma sœur, pourquoi, plus calme que naguère,
Ton regard respandit de paix et de douceur...
Serait-ce le regard que l'on aurait, ma sœur,
Lorsque l'on communie à ton Dieu de lumière ?*

*Dis-moi, pourquoi fais-tu ton parler, en ce jour,
Si suave et si doux qu'on s'écoute à l'entendre :
Dis-moi, ma sœur, la voix se fait-elle plus tendre
Lorsque l'on communie à notre Dieu d'amour ?*

ALBERT FERLAND.





III

NUITS qui, solitaires,
 Drapez vos noirs replis,
 Que d'étranges mystères
 Sous vos voiles austères
 Passent ensevelis !

Lune, disque d'opale,
 Que de crimes secrets
 Mirent leur face pâle,
 Cohorte sépulcrale,
 A tes rayons discrets !

Forêts, dédales sombres
 Aux détours hasardeux,
 Que de sinistres ombres
 Sillonnent vos pénombres
 De leurs spectres hideux !

.....

Par les sentiers de bourbes
 Voyez glisser là-bas
 L'homme aux prunelles fourbes,
 Dissimulant aux courbes
 L'allure de ses pas.

À peine sa main lasse
 Soutient son lourd fardeau...
 Dieu ! ce rayon qui passe
 A démasqué la face
 De messire Guido !

ER

Communion.

*si qu'aux vents d'été
 solitudes...
 attitudes
 de sainteté ?
 calme que naguère,
 de douceur...
 ma sœur,
 de lumière ?
 er, en ce jour,
 à l'entendre :
 elle plus tendre
 eu d'amour ?*

ALBERT FERLAND.



Comme une âme inquiète
Il s'avance sans bruit,
Furtif, dressant la tête
Si quelque gypaète
À son ombre s'enfuit.

Sous la voûte des ormes
Il s'enfonce toujours ;
Mille piliers énormes
L'entourent de leurs formes
Hautes comme des tours,



Et par la route obscure
Ses pas, dans les buissons,
Font craquer la ramure
En un rauque murmure
Qui donne des frissons.

Soudain, au pied d'un chêne
Au torse rabougri
Il s'arrête et ramène
Un lourd castan de laine
Sur son front amaigri ;

Puis d'une écharpe blanche
Il s'entoure trois fois,
Et suspend à sa hanche
Une dague au fin manche
Ciselé d'une croix.

inquiète
bruit,
tête
e
fuit.
ormes
ars ;
mes
rs formes
s tours,



ure
ssons,
ure
ure
ns.
n chêne

ine
;
anche
ne
che

Il se penche, il allume
Au choc de son briquet
Une torche qui fume,
Ensanglantant la brume
De son rouge reflet.

Son œil alors s'éclaire :
Une flamme y reluit
D'espoir et de colère,
Puis, monte sa voix claire,
Stridente, dans la nuit :

“ Satan ! Maître ! c'est l'heure !
“ Archange éblouissant,
“ Viens ! que ton vol effleure
“ Ma prière qui pleure
“ De son souffle puissant !



“ Arrière tes alarmes,
“ O Dieu que j'ai bravé !
“ Pour émousser tes armes
“ J'ai le secret des charmes
“ Qui te tient captivé.
“ J'ai ce cercle mystique
“ Que tu ne peux franchir,
“ Et maint philtre hermétique
“ Qui mieux qu'une relique
“ Sait l'art de te fléchir.

“ Mais toi, Prince sublime,
“ Par ma voix conjuré,
“ À moi ! viens à l'abîme
“ Arracher sa victime
“ Et mon cœur torturé !
“ J'ai, pour les sombres rites
“ Qui parent ton autel
“ Tes plantes favorites,
“ Euphorbes, marguerites,
“ Pavots au suc mortel.



“ Par la lune sereine
“ Au tiers de son parcours
“ J'ai cueilli la verveine,
“ Et la fleur du troène
“ À la chute des jours.
“ J'ai la cendre sacrée
“ Qu'au fond des alambics
“ Laisse la germandrée
“ Et la menthe pourprée
“ Et le fiel des aspics.
“ Mais surtout, don plus digne
“ De ton regard ami,
“ J'ai ce Mystère insigne
“ Qui porte sous un signe
“ Jésus, ton ennemi.

sublime,
juré,
l'abîme
me
turé !

mbres rites
utel
ites,
uerites,
ortel.



cours
e,

bics
e

s digne

e
me

“ Ce Christ, je te le livre,
“ Pour qu'enfin apaisé,
“ Ton désespoir s'enivre
“ Du triomphe de vivre
“ Après l'avoir brisé !...”

Et Guido, noir fantôme,
Aux sons échevelés
D'un bizarre idiome,
Faisait monter l'arome
Des sucres ensorcelés...



JESUS

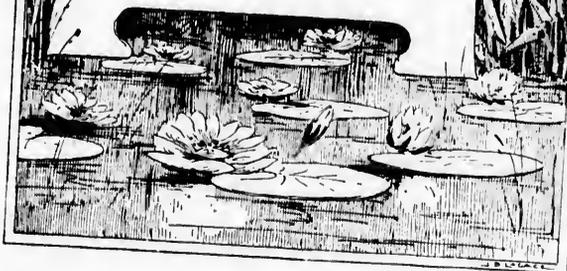
Le Nénuphar

Le marais s'étend là, monotone et vaseux,
Plaine d'ajoncs rompus et de mousses gluantes,
Immonde rendez-vous de mille êtres visqueux
Qui croisent en tous sens leurs légions mouvantes.

Or, parmi ces débris des corruptions lentes,
On voit, immaculé, splendide glorieux,
Le nénuphar dresser ses pétales brillantes
Des blancheurs de la neige et de l'éclat des cieux.

Il surgit, noble et pur, en ce désert étrange,
Écrasant ces laideurs qui le montrent plus beau,
Et, pour lui faire un lit sans tache en cette fange,

Ses feuilles arrondies étendent leur rideau,
Et leur grand orbe vert semble être, au fil de l'eau,
Un disque d'émeraude où luit une aile d'ange....



HOSTIA

II

Le monde est un étang, chaos d'êtres meurtris,
Où grouillent les venins aux mortelles blessures,
Et qui retient captifs en ses rives impures
Les âmes et les cœurs que sa honte a flétris.

Parfois pourtant, au sein de ses déserts taris,
Croît un cœur virginal et libre de souillures :
Rayonnant de l'éclat des nobles créatures,
Il s'élève, isolé, sur les honteux débris.

Il ne s'est pas courbé devant l'infâme idole,
Il n'a pas renié la justice et la loi ;
L'honneur est sa devise et le Christ est son toi ;

Mais pour que sa candeur jamais ne s'étiole,
Il faut qu'il porte, ainsi qu'une blanche corolle,
L'Hostie, emblème, fleur et force de sa foi.

Serge Usène.



ur

seux,
es gluantes,
visqueux
mouvantes.

lentes,
x,
ntes
at des cleux.

ange,
plus beau,
ette fange,

eau,
fil de l'eau,
l'ange....



Les Communiantes.

~~~~~  
*Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées  
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux,  
Religieusement joignant mes doigts pieux,  
Plein de l'ardent regret des serveurs en-allées.*

*Voici qu'elles se sont toutes agenouillées  
Au mystique repas qui leur descend des cieux,  
Devant l'autel piqué de flamboiemens joyeux  
Et d'une floraison de fleurs immaculées.*

*Leur séraphique ardeur fut si lente à finir  
Que tout-à-l'heure encore, à les voir revenir  
De l'agape céleste au divin réfectoire,  
Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor  
Comme si, se glissant sous leurs voiles de gloire,  
Un ange leur avait posé des ailes d'or...*

EMILE NELLIGAN.





III

(suite.)



SOUDAIN, à son prestige,  
Voici des noirs esprits  
La troupe qui voltige  
Et tourne en un vertige  
Sur les fumants débris.

Tel un lacet de fronde  
Tourbillonne en sifflant,  
La fantastique ronde  
Hurle, ricane et gronde  
En son vol affolant.

Leurs yeux dans les ténèbres  
Ont de glauques clartés,  
Et leurs pâles vertèbres  
Claquent en chocs funèbres  
Aux bonds précipités.

Encor ! encor ! la foule  
Sans relâche grandit,  
Et plus vite elle roule  
Avec un bruit de houïe,  
Et s'élançe et bondit.

Le chevalier exulte  
En son triomphe vain,  
Et, grisé de tumulte,  
Brandit avec insulte  
Le Symbole divin.

antes.

ant aux allées  
e les suis des yeux,  
doigts pieux,  
erveurs en-allées.  
genouillées  
descend des cieux,  
boiements joyeux  
maculés.  
i lente à finir  
s voir revenir  
fectoire,  
ent prendre l'essor  
rs voiles de gloire,  
iles d'or...

EMILE NELLIGAN.



Alors, c'est un blasphème  
Eclatant et confus  
Qui, de la troupe blême,  
Monte en long anathème :  
" *A mort ! à mort Jésus !* "  
Et, comme en l'âpre cime  
Où son cœur sanglota,  
Le Sauveur, sous l'azyme,  
Muet, souffre le crime  
D'un nouveau Golgotha.



Le traître sur sa proie  
Se jette, ivre d'orgueil ;  
Sur le sol qui poudroie  
Il la foule et la broie,  
Et le ciel est en deuil !  
Contre la forme blanche  
Que souillent les limons,  
Affamés de revanche,  
Se ruent en avalanche  
Tous les hideux démons.  
La horde meurtrière  
Poursuit en la bravant  
Par l'herbe et la bruyère  
L'impalpable poussière  
Que disperse le vent.

blasphème  
us  
e blème,  
mathème :  
rt Jésus !"  
pre cime  
glota,  
l'azyme,  
crime  
olgotha.



oie  
eil ;  
oie  
e,  
il !  
nche  
ons,  
,  
e  
ons.

nt  
ère  
re

C'est une sombre orgie,  
Triste, si triste à voir  
Que la lune rougie  
Tremble et se réfugie  
Sous un nuage noir,

Et que l'oiseau livide,  
Abandonnant son nid,  
Va fuyant dans le vide,  
Et de son cri stupide  
Epouvante la nuit.

Mais quand la Sainte Hostie  
Jusqu'au moindre fragment  
Parut anéantie,  
Et que l'eût engloutie  
Au loin chaque élément,



( O Justice qui poses  
Tes bornes en tout lieu ! )  
Rompant ses digues closes,  
La colère des choses  
Eclate et venge Dieu.

Le sol ému se creuse  
Avec un bruit géant,  
Et par l'orbite affreuse  
La troupe ténébreuse  
Rentre au gouffre béant.

Le vent et la nuée  
Font éclater en l'air  
Une vaste huée,  
Où vibre, accentuée,  
La note de l'éclair.

De ses sources profondes  
Le ciel, à larges flots  
Précipite ses ondes,  
Comme si tous les mondes  
Epanchaient des sanglots.



La tempête en délire  
Exalte ses clameurs ;  
On dirait une lyre  
Enorme, où se déchire  
Une gamme de pleurs.

Guido tremble, tout pâle,  
Et d'une froide main  
L'épouvante fatale  
Serre sa gorge, où râle  
Un effroi surhumain.

Parmi les troncs fantômes  
Il erre dans la nuit,  
Croyant voir sous leurs dômes,  
Le noir essaim des gnomes  
Qui toujours le poursuit.

ée  
l'air

uée,  
ir.

rofondes  
flots  
es,  
s mondes  
sanglots.



re  
;

ire  
rs.

pâle,  
l

le

ômes

urs dômes,  
ômes  
suint.

Il court, il court plus vite,  
Haletant, insensé :  
Mais chaque pas irrite  
Le remords qui palpite  
En son cœur angoissé.

Il va, brûlant de fièvre...  
Et tout l'espoir maudit  
Dont son âme se sèvre  
Fait monter à sa lèvre  
Un nom... toujours redit.





## Les Etoiles

Par les soirs somnolents d'été, lorsque l'azur  
A bruni ses derniers reflets d'or ou d'opale,  
Chaque étoile, à son rang, dans le ciel vaste et pur  
Arrive, et lentement suspend son flambeau pâle.

Bientôt leurs légions se pressent : d'un vol sur  
Toutes vont déployant leur splendeur virginale,  
Et sous leurs diamants de feu, l'éther obscur  
Brille comme un manteau de reine orientale,

Etoiles, qu' donnez à l'espace des fleurs,  
Des sourires aux nuits, des hymnes au silence,  
Et des rayons à l'ombre et du calme à nos pleurs :

Doux astres, vous bercez mon âme d'espérance,  
Et je crois, devant vos mystiques lueurs,  
Dans vos yeux d'infini lire l'Amour immense....

Plus h  
Monte  
Phares  
Par ur  
Avant  
Le vra  
Fit jai  
Rêlète  
Hostie  
Plus n  
Vous c  
Et vou  
Dieu r  
De no



## Les Etoiles

molents d'été, lorsque l'azur  
ers reflets d'or ou d'opale,  
son rang, dans le ciel vaste et pur  
ent suspend son flambeau pâle.

ons se pressent : d'un vol sur  
oyant leur splendeur virgine,  
nants de feu, l'éther obscur  
manteau de reine orientale,

z à l'espace des fleurs,  
uits, des hymnes au silence,  
ombre et du calme à nos pleurs :

bercez mon âme d'espérance,  
nt vos mystiques lueurs,  
fini lire l'Amour immense...



II

Plus haut encore, au ciel de l'Église de Dieu,  
Montent des astres purs, candides étincelles,  
Phares sacrés guidant aux routes éternelles,  
Par une main prodigue allumés en tout lieu.

Avant que de sombrer sous des vagues mortelles,  
Le vrai Soleil, Jésus, en un suprême adieu,  
Fit jaillir de son sein ces globules de feu  
Rêlétant sa lumière à leurs clartés fidèles.

Hosties, astres divins sans cesse remaisants,  
Plus nombreux que la mousse aux plis des longs ver-  
Vous couvrez l'univers de vos mystiques toiles, [sants,

Et vous portez l'amour et la paix sous vos voiles ;  
Dieu même respandit en vos humbles croissants :  
De nos obscures nuits vous êtes les étoiles !..

*Serge Usène*



## La Réponse du Crucifix

---

*En expirant sur l'arbre affreux du Golgotha,  
De quel regret ton âme, ô Christ, fut-elle pleine ?  
Était-ce de laisser Marie et Madeleine,  
Et les autres, au roc où la Croix se planta ?*

*Quand le funèbre chœur sans Toi se lamenta,  
Et que les clous crispèrent tes mains ; quand par la plaine,  
Ton âme eut dispersé la fleur de son haleine,  
Devançant ton essor vers le céleste Etat.*

*Quel fut ce grand soupir de tristesse infinie  
Qui s'exhala de Toi, lorsque, l'œuvre finie,  
Tu l'apprêtais enfin à regagner le But ?*

*Me dévoileras-tu cet intime mystère ?  
— Ce fut de ne pouvoir, jeune homme, le fiel bu,  
Serrer contre mon cœur mes bourreaux sur la terre.*

EMILE NELLIGAN.

---

cifix

du Golgotha,  
fut-elle pleine ?  
leine,  
se planta ?  
se lamenta,  
s ; quand par la plaine,  
on haleine,  
Etat.  
se infinie  
ore finie,  
But ?  
e ?  
me, le fiel bu,  
aux sur la terre.

EMILE NELLIGAN.



## Processions

Oh ! les processions blanches des Fêtes-Dieu,  
Quand, au pas mesuré des prêtres et des vierges,  
Elles vont déroulant, ruban broché de feu,  
Leur long scintillement de tulles et de cierges !

Oh ! les processions si claires dans les jours,  
Ayant l'azur profond des cieux pour draperies,  
Les gazons pour tapis, la mousse pour velours  
Et le soleil de juin fêtant leurs théories.

Oh ! les processions si calmes dans les soirs,  
Glissant comme en un lac de pacifiques voiles,  
Tandis que chaque fleur ouvre ses encensoirs  
Et que s'aligne en haut l'escorte des étoiles.

Les choristes rêveurs semblent des chérubins  
Et l'auréole flout à leurs boucles vermeilles :  
Un même souffle pur effeuille aux pas divins  
Les jeunes filles et les lis de leurs corbeilles.

Et toute l'âme vibre en sublime sursaut  
Quand la custode, d'or et de gemmes sertie,  
S'élève, et qu'on instant la Face du Très-Haut  
Met l'éclair du Sina dans l'ombre de l'Hostie.

Louis Dantin.





## Communion Pascale

Douceur, douceur mystique ! ô la douceur qui pleut !  
Est-ce que dans nos cœurs est tombé le ciel bleu ?  
Tout le ciel, ce dimanche, à la messe de Pâques,  
Dispersant le brouillard des tristesses opaques ;  
Plein d'Archanges, porteurs triomphaux d'encensoirs  
Porteurs d'urnes de paix, porteurs d'urnes d'espoirs ?  
Aux sons du récital de Cécile la sainte,  
Que l'orgue répercute en la pieuse enceinte,  
Serait-ce qu'en nouvel Eden s'opère en nous,  
Pendant que le *Sanctus* nous prosterne à genoux.  
Et pendant que nos yeux, sous les lueurs rosées,  
Deviennent des miroirs d'âmes séraphisées,  
Sous le matin joyeux, parmi les vitraux peints  
Dont la gloire s'allie au nimbre d'or des saints ?  
Douceur, d'où nous viens-tu, religieux mystère,  
Extase qui nous fais étrangers à la terre ?  
O Foi ! N'est-ce pas l'heure adorable où le Christ  
Étant ressuscité, selon qu'il est écrit,  
Ressuscite pour Lui nos âmes amorties  
Sous les petits soleils des pascales Hosties ?

EMILE NELLIGAN.



ascalc

la douceur qui pleut !  
ombé le ciel bleu ?

esse de Pâques,  
esses opaques ;

phaux d'encensoirs  
d'urnes d'espairs ?

ainte,  
enceinte,  
re en nous,  
erne à genoux.

lueurs rosées,  
aphisées,

aux peints  
des saints ?

eux mystère,  
terre ?

le où le Christ  
t,

ties  
osties ?

ILE NELLIGAN.

## Malédiction

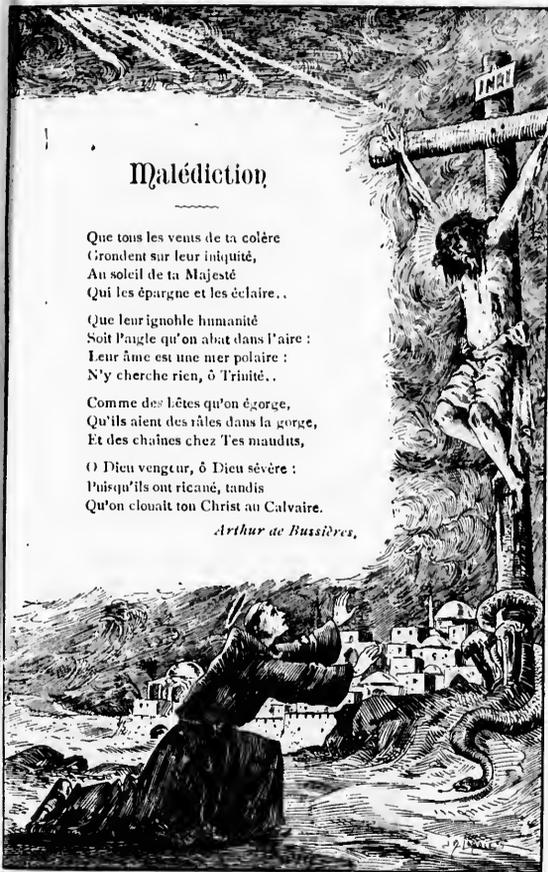
Que tous les vents de ta colère  
Grondent sur leur iniquité,  
Au soleil de ta Majesté  
Qui les épargne et les éclaire..

Que leur ignoble humanité  
Soit l'aigle qu'on abat dans l'air :  
Leur âme est une mer polaire :  
N'y cherche rien, ô Trinité..

Comme des lêtes qu'on égorge,  
Qu'ils aient des râles dans la gorge,  
Et des chaînes chez Tes maudits,

O Dieu vengeur, ô Dieu sévère :  
Puisqu'ils ont ricané, tandis  
Qu'on clouait ton Christ au Calvaire.

*Arthur de Bussières,*





## Sainteté

*Le bon vieillard dominicain  
Ayant, piense insouciance,  
Déposé toute sa science  
Aux pieds de Saint Thomas d'Aquin,  
Fenillette, sans impatience,  
Un ancien livre en maroquin,  
Et repasse, dans le bouquin,  
Des examens de conscience.  
Le blanc vêtement monacal  
Voilant son front patriarcal,  
Il se croise les mains et pleure,  
Pour n'avoir pas, mystique amant,  
Au jour d'hier, durant une heure,  
Pensé de Dieu suffisamment !*

LUCIEN REXIER.





## Chant de Noël

J'adore ta venue, enfant, frère des mondes,  
— Œuvre de votre amour, ô Père, ô Saint-Esprit ! —  
Sublime agneau, victime et sauveur, Jésus-Christ,  
Dont le front doit blémir à nos douleurs profondes.

Je t'adore, ô Promis de toute éternité !  
Je t'adore en mes cris, je t'adore en ma joie ;  
D'une âme que le feu de ses désirs rougeoit  
Je t'adore en mon rêve et mon humanité.

Je t'adore !... Car j'ai compris ton beau sourire :  
Sur ta lèvre divine où ses plis sont posés  
Comme en un grand miroir, bouche et traits convulsés,  
Le Prodige inouï du Calvaire se mire...

O divin Rédempteur ! Flambeau des paradis  
Que la chair et la vie agitent devant l'Être ;  
O Sauveur ! apprends-moi ce que je dois connaître  
Pour dompter la chimère et ses envols maudits !

Car je veux, avec Toi, grandir dans l'humble enceinte ;  
Comme Toi, je veux mettre à mon front le roseau ;  
Je veux m'agenouiller auprès de ton berceau,  
Pour expirer plus tard aux pieds de la Croix sainte.

*Arthur de Bussières.*





## Bene scripsisti de Me...

**D**ANS le secret de sa cellule  
Thomas le saint pleure, il gémit,  
Et devant la lampe qui brûle  
Sa main feuillette un manuscrit.

Ce manuscrit, c'est la lumière,  
Le secret du divin Amour,  
C'est le fruit pur de la prière  
Que moissonne un labeur bien lourd.

A ces pages que l'on admire  
Il a consumé maintes nuits,  
Cherchant le souffle qui l'inspire  
Sur les lèvres du crucifix.

Elle est là, l'œuvre de ses veilles,  
Trésor de son dogme savant,  
Ecrin sublime des merveilles  
De l'adorable Sacrement.

Mais il tremble · ce grand Mystère  
Que son savoir a pénétré,  
L'a-t-il, incertitude amère !  
Assez dignement célébré ?

Tout sommeille, tout est tranquille ;  
Thomas se lève, l'œil en pleurs,  
Au lieu saint, son plus cher asile,  
Il court épancher ses douleurs.

Prosterné soudain, il implore  
Le Dieu puissant qu'il a chanté,  
Le Christ que son génie adore  
Et dont le nom est Vérité.

Me...

cellule  
re, il gémit,  
qui brûle  
manuscrit.

ère,

re  
bien lourd.

re  
,  
inspire

veilles,  
nt,  
es

Mystère

anquille ;  
eurs,  
asile,  
urs.

re  
anté,  
ore

“ Divin Roi de l’Eucharistie,  
“ Caché sous les voiles du pain,  
“ Dis-moi, de la source de vie  
“ Ai-je enseigné le vrai chemin ?

“ Je hais la louange frivole  
“ Que donne un monde séducteur ;  
“ Je n’ai de foi qu’en ta parole :  
“ Viens, oh ! viens rassurer mon cœur !

Il prie, et sa noble figure  
Brille d’un éclat lumineux ;  
Sa lèvre faiblement murmure  
Des mots que comprennent les cieus.

Ses pieds semblent quitter la terre  
Pour quelque lointain paradis,  
Et son corps nimbé de lumière  
Fait le jour dans le saint parvis.

A sa voix l’image divine  
Paraît tout-à-coup s’animer,  
Sa tête doucement s’incline :  
L’humble moine s’entend nommer.

“ Thomas, Thomas, lui dit le Maître,  
“ Mon bien-aimé, console toi ;  
“ Je verrai mon culte renaître ;  
“ *Ta plume a bien écrit de Moi.*

“ Mais toi, poursuit le Dieu-Victime,  
“ Quel prix veux-tu de ton labeur ? ”  
Thomas, dans un élan sublime,  
Répond : “ *Vous seul, ô mon Sauveur !* ”

AMÉDÉE GÉLINAS.





→ Vendredi-Saint ←



Sur le mont Golgotha. Durant l'heure huitième,  
Des groupes d'hommes Juifs gravissent les chemins.  
Écoutez : leur clameur profère le blasphème,  
Regardez : la fureur rend leurs yeux inhumains.

Devant la croix, parmi les durs soldats romains,  
Frissonnante, la Vierge attend l'instant suprême ;  
Et Jésus, couronné du honteux diadème,  
Pour sceptre, roi du monde, a des clous dans les mains.

Autour, la multitude infâme le renie ;  
Et les rochers du sang d'un Dieu sont recouverts ;  
Et le Christ Rédempteur, divinité honnie,

Effrayant de douleur, sublime d'agonie,  
Dans le geste mourant de ses deux bras ouverts,  
Pour le remettre au ciel embrasse l'univers !

LUCIEN RENIER.





IV



RÊLE fleur qu'étreint la sombre agonie,  
Berthe est là qui pleure et prie en tremblant.  
Être seule, ô Dieu ! devant l'ironie  
De la mort qui veille auprès du lit blanc,  
Étant ses grands yeux d'horreur infinie !

Chercher l'être ami qui de son baiser  
Rendrait à la nuit un reflet d'aurore  
Et la vie au cœur prêt à se briser :  
Ne voir que la mort, monstre qui dévore  
Et tend ses deux bras pour vous embrasser !

Être seule à l'heure où tout se consume  
De ce qu'on rêva, de ce qu'on chérit,  
Comme disparaît, noyé dans la brume,  
Un clair paysage où le ciel sourit :  
Être seule alors : ô l'âpre amertume !

“ Frère de mon-cœur, ne viendras-tu pas  
“ Calmer dans l'effroi ta pauvre épousée ?  
“ Déjà de mon sang le fatal trépas  
“ Vide jusqu'au fond la coupe épuisée :  
“ Et j'écoute en vain le bruit de tes pas...”

Mais nul son n'émeut la dalle muette :  
Scul, le craquement triste des vitraux  
Sous les gouttes d'eau que le vent fouette ;  
Et tandis qu'il gronde autour des créneaux,  
L'orage envahit son âme inquiète.

Vertige sacré de ceux qui s'envont,  
Le délire approche, et dans sa prunelle  
Allume l'éclair, et met sur son front  
De vagues reflets de l'aube éternelle  
Où l'âme bientôt verra jusqu'au fond.

Ses bras agités chassent des fantômes,  
Et sa voix s'élève, éclate et frémit  
En des cris d'appel, en des chants de psaumes,  
En accents plaintifs où vibre et gémit  
L'écho précurseur des mortels symptômes.



La grêle au dehors verse avec fracas  
Ses torrents glacés sous la nuit sans lune ;  
La foudre, tantôt sonne comme un glas,  
Et tantôt crépite et court sur la dune  
Comme un rire amer aux cruels éclats.

Et toujours la fièvre autour de sa proie  
Tisse plus serré le brillant réseau,  
Toujours alourdit le poids qui la broie  
Et fait plus intense, et rive au cerveau  
La vision sombre où son œil se noie.

“ Guido, cruel maître et cœur sans merci !...”  
Mais Berthe soudain, d'un effort suprême,  
Se dresse en fixant le seuil obscurci...  
Et Guido paraît, chancelant, tout blême,  
Déchiré, livide et d'horreur transi.

Dès qu'il aperçoit l'épouse mourante,  
Haletant d'angoisse, il s'est élancé :  
Mais elle, élevant sa voix délirante,  
Terrible, lui crie : “ Arrière, insensé !”  
Sa main le repousse avec épouvante...

“ Non ! n'approche pas ! car j'ai tout appris !

“ Le crime est sur toi ! je vois son stigmaté

“ Qui grave ton front d'un sceau de mépris,

“ Et l'enfer étend son ombre apostate

“ Au fond de ton cœur par le mal surpris !

“ Car la mort, hélas ! lève tous les voiles ;

“ Et moi, déjà morte, en ce val maudit

“ Où Satan trama ses horribles toiles,

“ J'aperçois encor ta main qui brandit

“ Le Signe sacré contre les étoiles !...

“ Je vois, ô douleur ! les divins fragments

“ Pleuvoir dispersés comme pleut la neige !

“ Le vent les emporte en ses sifflements ;

“ La troupe damnée au loin les assiège

“ Et les foule avec des rugissements !...

“ Guido, qu'as-tu fait du Corps de ton Maître

“ En tes mains livré par excès d'amour ?

“ O l'affreux dessein et l'audace d'être

“ Pour cette colombe un âpre vautour,

“ Pour ce doux Sauveur une âme de traître !

“ Or, j'ai prié Dieu que de ton forfait

“ Il me fit porter la trop juste peine :

“ J'ai voulu la mort ainsi qu'un bienfait

“ Pour fermer, Guido, l'ardente géhenne

“ Qui de t'engloutir déjà triomphait.

“ C'est bien ! je boirai le mortel calice.

“ Adieu ! tous les vœux, tous les pleurs sont vains...

“ Mais écoute encor ce que la Justice

“ Qui règne, immuable, aux conseils divins

“ Vent pour épargner ton âme complice.

“ L’Hostie en poussière, au creux du vallon,  
“ Restera mêlée à l’herbe touffue :  
“ Mais nul élément, soleil, aquilon,  
“ Souffle de la mer, torrent de la nue,  
“ Ne la détruira sous son dur talon.

“ Rien n’en dissoudra la moindre parcelle.  
“ Et toi, si tu veux fuir l’affreux danger  
“ Et voir du pardon cuire l’étincelle,  
“ Tu dois recueillir, jusqu’au plus léger,  
“ Tous ces saints fragments que l’ombre recèle.



“ Dans chaque repli, dans chaque hallier,  
“ Dans chaque sillon de la plaine immense  
“ Tu les chercheras tous, jusqu’au dernier,  
“ Avant que pour toi le Dieu de clémence  
“ Daigne du salut rouvrir le sentier.

“ L’effort sera long et la peine ardue ;  
“ Tes jours s’useront en de vains labeurs,  
“ Tes nuits pâliront sur l’œuvre assidue :  
“ Seuls le repentir et ses divins pleurs  
“ Te feront trouver la Perle perdue.....

llon,  
le.  
recèle.

“ Je meurs ! Dieu se venge ! ”... Encore un instant  
Berthe s'agita dans l'ombre farouche,  
L'œil illuminé d'un rêve flottant ;  
Et puis, toute voix se tut sur sa bouche  
Et la mort emplit son cœur haletant.

.....

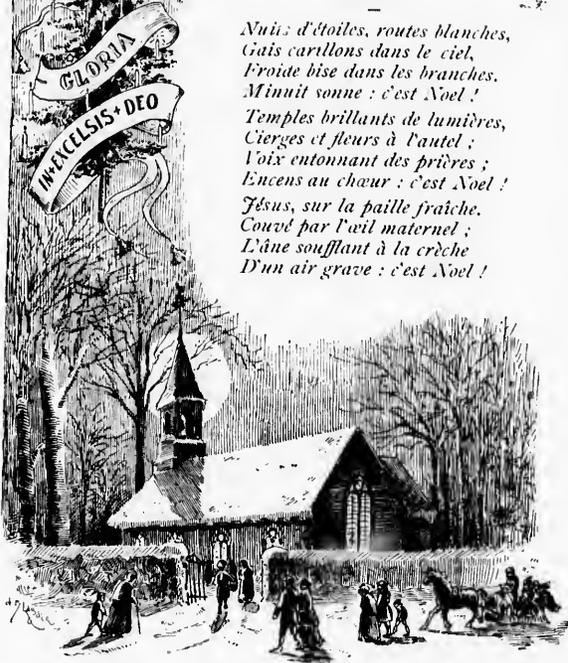
Or, Guido ployait sous l'âpre lanière  
Cinglant sans pitié ses amers regrets :  
Mais son âme en deuil resta sans prière  
Et pas une larme aux baumes secrets  
Ne vint cette nuit mouiller sa paupière.





## Noël

*Nuits d'étoiles, routes blanches,  
Gais carillons dans le ciel,  
Froide bise dans les branches,  
Minuit sonne : c'est Noël !  
Temples brillants de lumières,  
Cierges et fleurs à l'autel ;  
Voix entonnant des prières ;  
Encens au chœur : c'est Noël !  
Jésus, sur la paille fraîche,  
Couché par l'œil maternel ;  
L'âne soufflant à la crèche  
D'un air grave : c'est Noël !*





*L'Hostie, en de nouveaux langes  
Enveloppant l'Eternel,  
Et le Gloria des Anges  
Sonnant vainqueur : c'est Noel !  
Grand feu dans les cheminées,  
Chansons, vin, gâteaux de miel,  
Petits bas pleins de dragées ;  
Baisers bruyants : c'est Noel !  
La joie, aux cœurs qui défaillent  
Fleurissant l'hiver cruel,  
Et les berceaux qui tressaillent :  
Chez nous, c'est cela, Noel !*

J.-B. Lagacé.





v



QUAND sur le froid cercueil eût retombé la terre,  
On vit, par les sentiers voilés d'une ombre austère,  
Tout le jour, sans repos et sans lever les yeux,  
Le chevalier errer, sinistre, solitaire  
Et portant sur son front l'anathème des cieus.

Le soir ne finit point sa course haletante,  
Et, sous les bleus rayons de la lune montante.  
Il allait, comme va l'âme d'un trépassé,  
Tenant, dans le souci d'une fiévreuse attente,  
Son regard sur le sol obstinément fixé.

Et allait, remuant toutes les touffes d'herbe,  
Scrutant chaque buisson, soulevant chaque gerbe,  
Glaçant ses doigts las<sup>és</sup> aux givres de la nuit,  
Obsédé d'un désir que l'espoir exacerbe  
Et que trompe toujours un objet qui s'enfuit.

Puis, avec des roseaux tressés de branches mortes  
Sans ciment et sans clous, sans tuiles et sans portes,  
Il fit une cabane au fond de la forêt ;  
Et dans ce nid, pareil au gîte des cloportes,  
Entra le fier baron que la gloire entourait.

Craintifs, comme on hésite au seuil d'une tanière,  
Les serviteurs pleurant, les moines en prière  
Vinrent, et de calmer sa peine sans repos  
Leurs voix le suppliaient : mais, froid comme la pierre,  
Il les chassa d'un geste et leur tourna le dos.

Lors on n'espéra plus, et l'on se dit : " La dame  
" A, jalouse, emporté dans la terre son âme.  
" Nul ne peut de la mort desceller le verrou... "  
Puis, la pitié périt sous le mépris infâme,  
Et les troupes d'enfants huaient le pauvre fou.

Enfin, l'on oublia jusqu'à son infortune...  
Cependant, chaque jour, de l'aube à la nuit brune,  
Guido recommençait l'inutile chemin,  
Et, pour trouver l'hostie, effeuillait une à une  
Les pétales des fleurs que rencontrait sa main.

Car dans les blancs replis des corolles ouvertes  
Il croyait distinguer des parcelles offertes,  
Et quand, sous un rayon de soleil, il voyait  
Briller les cailloux blancs entre les mousses vertes,  
Tout anxieux d'espoir avide, il se penchait.

L'aile d'un papillon qui de reflets s'irise  
Lui semblait un fragment envolé sous la brise,  
Et la nuit, quand sur l'herbe, à travers les rameaux  
En cercles argentés la lune se tamise,  
Il voyait une hostie à tous les blancs anneaux.

Mais ni l'air, ni le sol, ni le rocher, ni l'onde,  
Ni l'arbre, ni l'épi, ni la corolle blonde  
Ne livrent le secret de leur divin trésor ;  
Et, le cœur atterré sans que rien lui réponde,  
Il appelle, il écoute, et cherche, et cherche encor....

Or, il chercha vingt ans entiers, sans nulle trêve ;  
Et son œil avait pris la fixité du rêve  
Et son corps se courbait comme un tronc foudroyé...  
Et pourtant, dans le cours que ce long cercle achève,  
Le malheureux Guido n'avait jamais pleuré.

Il marchait, sous le poids des suprêmes justices,  
Savourant jusqu'au fond tous les amers calices,  
Brisé, désespéré ; mais il ne pleurerait pas :  
Car seule, au lieu d'amour, la crainte des supplices  
Aiguillonnait son âme et poursuivait ses pas.

.....

Un matin, il s'assit sur une roche grise,  
L'air lassé, les cheveux fouettés par la bise  
Et la tête pensive entre ses doigts chenus...  
Et soudain, il sentit des larmes, ô surprise !  
Soudre jusqu'à son cœur en ruisseaux inconnus.

C'était comme une pluie rafraîchissante et douce  
Dont son cœur s'imbibait ainsi qu'un lit de mousse ;  
Jusqu'aux yeux, lentement, elle épanchait ses flots...  
Puis enfin, le pécheur à l'intime secousse  
Livra toute son âme, et fondit en sanglots.



Il revit les bonheurs anciens, l'épouse aimée,  
La gloire jusqu'au loin portant sa renommée  
Et la paix du foyer pur que l'honneur défend :  
Tant de biens disparus ainsi qu'une fumée,  
Hélas ! foulés aux pieds de l'enfer triomphant !...

Il revit son malheur et son crime funeste,  
Cette nuit où, livrant le Symbole céleste,  
Il vouait au Maudit un horrible serment...  
Et devant le forfait que son âme déteste  
Ses pleurs, torrent béni, coulaient amèrement.

Chaque larme, le long de sa joue amaigrie,  
Se traçait un sillon de douleur attendrie ;  
Chaque larme perlait, fraîche goutte d'espoir ;  
Chaque larme tombait... Mais, étrange féerie !  
Aucune ne touchait en tombant le sol noir...

Toutes, comme animées au seuil de sa paupière,  
Prenaient subitement des ailes de lumière.  
Scarabées éclatants dans le matin obscur,  
D'abord elles semblaient flotter sur la bruyère,  
Puis, toutes s'envolaient, vivantes, dans l'azur.



Guido voyait, l'œil ébloui, comme en un songe,  
Se disperser au loin l'essaim qui se prolonge,  
Et son esprit creusait le sens mystérieux...  
Mais la douce vision n'était pas un mensonge,  
Et les pleurs s'envolaient aux quatre coins des cieux...

Leurs formes, aux détours de la forêt muette,  
Paraissaient explorer une trace secrète ;  
Elles allaient, venaient dans l'ombre des taillis ;  
Puis, après un instant, leur blanche silhouette  
Plus vite s'enfonçait sous le mouvant treillis.

Guido songeait, saisi par l'étrange spectacle,  
Mais l'énigme toujours opposait son obstacle...  
Lorsque soudain, dans un léger frémissement,  
Une larme, agitant ses ailes de miracle,  
Revint, étincelante ainsi qu'un diamant.

En face du pécheur que Dieu même amnistie  
Joyeuse, elle porta sa course ralentie  
Et fixa dans les airs son immobile essor...  
Et Guido, fou d'extase, aperçut de l'Hostie  
Une parcelle au bout de ses élytres d'or l...



Et tout-à-coup, de la forêt, de la vallée,  
De la plaine, des monts, de la voûte étoilée,  
Les larmes revenaient, essaim tourbillonnant,  
Et chacune portait, intacte, immaculée,  
Une parcelle sainte à son front rayonnant !...

Aux pleurs du repentir que l'amour illumine  
La terre avait rendu la poussière divine ;  
Et maintenant, l'Hostie entière, astre sacré,  
Projetait, renaissant de sa longue ruine,  
Un nimbe de pardon sur le pauvre égaré.

Alors Guido tomba, comme tombe en la plaine  
L'arbre que l'ouragan toucha de son haleine ;  
Et comme d'un ruisseau qu'une mer envahit  
Le torrent déborda de son âme trop pleine ;  
Et la vie, épuisant sa flamme, le trahit.

Mais quand il s'affaissa sur la terre glacée,  
Un grand désir émut sa poitrine oppressée  
Et rouvrit, suppliants, ses yeux fermés au jour. ;  
Et soudain, il sentit sa lèvre caressée  
Au suprême baiser du Mystère d'amour...



*Fin.*

SERGE USÈNE.



## Les Deicides

Ils étaient là, les Juifs, les tueurs de prophètes,  
Quand le sanglant Messie expirait sur la croix :  
Ils étaient là, railleurs et bourreaux à la fois,  
Et Sion à son crime entremêlait des fêtes.

Or, voici que soudain, sous le vent des tempêtes,  
Se déchira le voile arraché des parois.  
Les Maudits prirent fuite : on eût dit que le poids  
De leur forfait divin s'éroulait sur leurs têtes.

Depuis, de par la terre, en hordes de damnés,  
Comme des chiens errants, ils s'en vont, condamnés  
Au remords éternel de leur race fétide...

Trouvant partout, le long de leur âpre chemin,  
Le mépris pour pitié, les ghettos pour patrie,  
Pour aumône l'affront lorsqu'ils tendront la main...

D'  
Éc  
Alc  
Ses  
Éc  
Et  
Hsp  
Te  
Aus  
Lan  
S'en  
Alor  
Luir  
Le st



II

D'autres sont là, pareils à ces immondes hordes,  
Écrasant le Sauveur sous des monts de débris,  
Alors qu'Il tend vers eux, du haut des crucifix,  
Ses deux grands bras de bronze en sublimes exordes.

Écumant du venin des haineuses discordes,  
Et crachant un blasphème au Pain que tu leur fis,  
Ils passent. Or, ceux-là, mon Dieu, qu'on dit tes fils,  
Te hachent à grands coups de symboliques cordes.

Aussi, de par l'horreur des infinis exils,  
Lamentables troupeaux, ces sacrilèges vils  
S'en iront, fous de honte, aux nuits blasphématoires.

Alors que sur leur front, mystérieux croissant,  
Laira, comme un blazon de leurs tortures noires,  
Le stigmaté éternel de quelque hostie en sang.

*Émile Nelligan.*



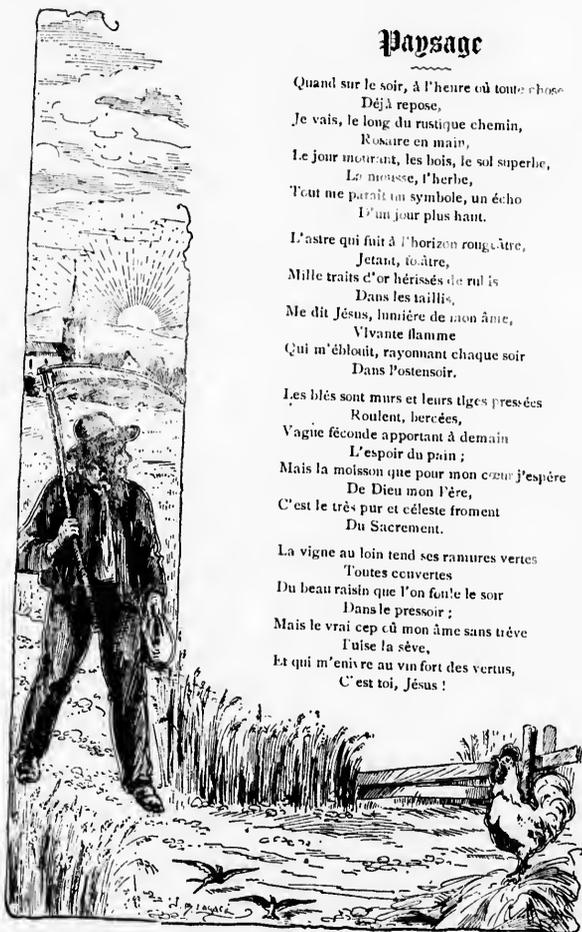


Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,  
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,  
Ses petits affamés courent sur le rivage  
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.  
Déjà, croyant saisir et s'agiter leur proie,  
Ils courent à leur père avec des cris de joie  
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.  
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,  
De son aile pendante abritant sa couvée,  
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.  
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte :  
En vain il a des mers sondé la profondeur ;  
L'Océan était vide et la plage déserte ;  
Pour toute nourriture il apporte son cœur.  
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,  
Partageant à ses fils ses entrailles de père,  
Dans son amour sublime il berce sa douleur,  
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,  
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,  
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.  
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,

Fatigué de mourir dans un trop long supplice,  
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;  
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,  
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,  
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,  
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,  
Et que le voyageur attardé sur la plage  
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

O Christ ! ainsi, pressé par l'amour sans limite  
Dont ton cœur poursuivait cette terre maudite,  
Au soir fatal du crime et de la trahison,  
Au gibet d'infamie entraîné tout-à-l'heure,  
Sur le point de quitter ta famille qui pleure,  
Quand tu vis tes enfants sans pain dans ta maison,  
Ton âme déborda d'une douleur immense.  
Alors, pris d'un excès de sublime démence,  
Déchirant ta poitrine en un geste puissant :  
" Mangez, buvez, dis-tu, c'est ma chair et mon sang !"  
Et pendant que tes fils, avides de nourriture,  
S'abreuvent à longs traits dans ton sein grand ouvert,  
Et savourent sans fin l'étrange nourriture,  
Tu tombes épuisé, Christ, ayant trop souffert !  
Tu gémiss sous les coups d'une longue agonie,  
Tu te plains en accents d'amertume infinie,  
Et, vaincu par l'amour autant que par la mort,  
Quand la croix t'a reçu sur sa couche cruelle,  
Tu jettes un grand cri vers la voûte éternelle  
Et rends l'âme à ton Père en un suprême effort !...\*

\* Toute la première partie de cette pièce est d'Alfred de Musset. On a cru ne pas faire trop injure à la poésie du Malin en lui donnant un sens symbolique différent de celui qu'il avait voulu exprimer. — S. U.



## Paysage

Quand sur le soir, à l'heure où toute chose  
Déjà repose,  
Je vais, le long du rustique chemin,  
Rosaire en main,  
Le jour mourant, les bois, le sol superbe,  
La mousse, l'herbe,  
Tout me paraît un symbole, un écho  
D'un jour plus haut.

L'astre qui fuit à l'horizon rougeâtre,  
Jetant, toûte,  
Mille traits d'or hérissés de rûlis  
Dans les taillis,  
Me dit Jésus, lumière de mon âme,  
Vivante flamme  
Qui m'éblouit, rayonnant chaque soir  
Dans l'ostensoir.

Les blés sont murs et leurs tiges pressées  
Roulent, bercées,  
Vague féconde apportant à demain  
L'espoir du pain ;  
Mais la moisson que pour mon cœur j'espère  
De Dieu mon Père,  
C'est le très pur et céleste froment  
Du Sacrement.

La vigne au loin tend ses ramures vertes  
Toutes couvertes  
Du beau raisin que l'on foule le soir  
Dans le pressoir ;  
Mais le vrai cep cû mon âme sans trêve  
T'aise la sève,  
Et qui m'enivre au vin fort des vertus,  
C'est toi, Jésus !

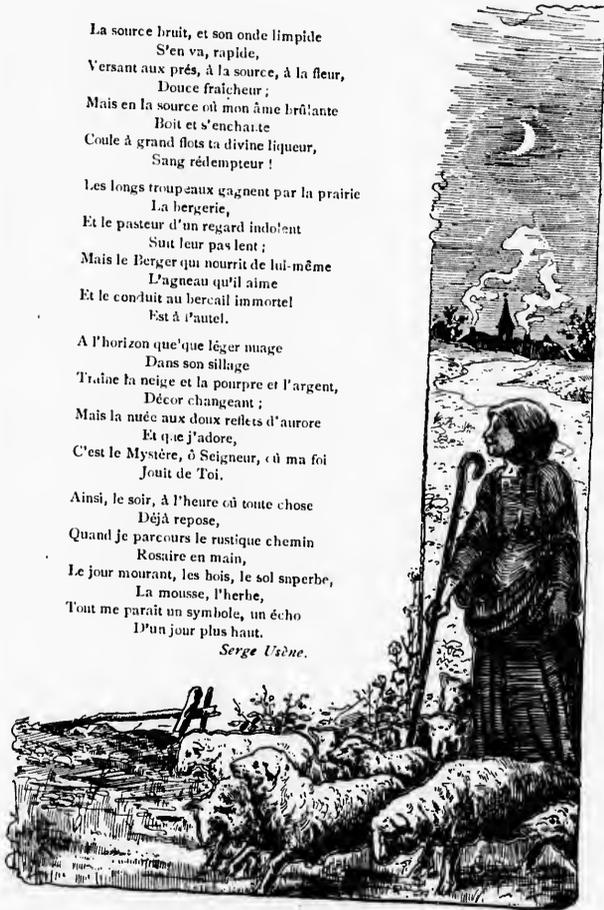
La source bruit, et son onde limpide  
S'en va, rapide,  
Versant aux prés, à la source, à la fleur,  
Douce fraîcheur ;  
Mais en la source où mon âme brûlante  
Boit et s'enchaîne  
Coule à grand flots ta divine liqueur,  
Sang rédempteur !

Les longs troupeaux gagnent par la prairie  
La bergerie,  
Et le pasteur d'un regard indolent  
Sait leur pas lent ;  
Mais le Berger qui nourrit de lui-même  
L'agneau qu'il aime  
Et le conduit au bercail immortel  
Est à l'autel.

A l'horizon que léger nuage  
Dans son sillage  
Traîne la neige et la pourpre et l'argent,  
Décor changeant ;  
Mais la nuée aux doux reflets d'aurore  
Et que j'adore,  
C'est le Mystère, ô Seigneur, où ma foi  
Jouit de Toi.

Ainsi, le soir, à l'heure où toute chose  
Déjà repose,  
Quand je parcours le rustique chemin  
Rosaire en main,  
Le jour mourant, les bois, le sol superbe,  
La mousse, l'herbe,  
Tout me paraît un symbole, un écho  
D'un jour plus haut.

*Serge Usène.*



⇒ Petit Vitrail ←

~~~~~  
*Jésus à barbe blonde, aux yeux de saphir tendre,
Sourit dans un vitrail ancien du défunt chœur
Parmi le vol sacré des chérubins en chœur
Qui se penchent vers Lui pour l'aimer et l'entendre.
Des oiseaux de Sion aux claires ailes calmes
Sont là dans le soleil qui poudroie en délire,
Et c'est doux comme un vers de maître sur la lyre,
De voir ainsi, parmi l'arabesque des palmes,
Dans ce petit vitrail où le soir va descendre,
Sourire, en sa bonté mystique, au fond du chœur,
Le Christ à barbe d'or, aux yeux de saphir tendre.*

ÉMILE NELLIGAN



ndre,
our
ntendre.

a lyre,

our,
ndre.

AN

Table des Matières



Cable des Matières

L'HOSTIE DU MALEFICE	<i>Serge Usène</i>
Messe basse,	<i>Lucien Renier</i>
<i>Ima Summis,</i>	<i>Serge Usène</i>
Désolation,	<i>A. de Bussière</i>
<i>Deus absconditus,</i>	<i>Serge Usène</i>
La première nuit d'Exposition dans la Nouvelle-France,	<i>Louis Fréchette</i>
Le Voile,	<i>Serge Usène</i>
<i>Mysterium Fidei,</i>	<i>Serge Usène</i>
Soleil d'hiver,	<i>Serge Usène</i>
A ma sœur, le jour de sa première Communion,	<i>Albert Ferland</i>

Le Nénuphar,	<i>Serge Usène</i>
Les Communiantes,	<i>Emile Nelligan</i>
Les Etoiles,	<i>Serge Usène</i>
La réponse du Crucifix,	<i>Emile Nelligan</i>
Processions,	<i>Louis Dantin</i>
Communion pascale,	<i>Emile Nelligan</i>
Malédiction,	<i>A. de Bussière</i>
Sainteté,	<i>Lucien Renier</i>
Chant de Noel.	<i>A. de Bussière</i>
<i>Bene scripsisti de Me.</i>	<i>Amédée Gélinas</i>
Vendredi-Saint,	<i>Lucien Renier</i>
Noel,	<i>J.-B. Lagacé</i>
Les Déicides,	<i>Emile Nelligan</i>
Le Pélican,	<i>Serge Usène</i>
Paysage.	<i>Serge Usène</i>
Petit vitrail.	<i>Emile Nelligan</i>



